

SUJET ZÉRO

Studio Client



Sujet Zéro

Par Studio Client

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : L'Anomalie Stérile	4
Chapitre 2 : Protocole d'Isolation	8
Chapitre 3 : Seuil de Tolérance	11
Chapitre 4 : Inversion de la Variable	15
Chapitre 5 : Le Point de Rupture	19
Chapitre 6 : Désynchronisation	22
Chapitre 7 : Tactique du Sacrifice	25
Chapitre 8 : Résonance Limbique	28
Chapitre 9 : Effondrement du Système	31
Chapitre 10 : Équilibre de Nash	34

Chapitre 1

L'Anomalie Stérile

L'amphithéâtre 4-C de l'Université d'Harding exhalait une odeur âcre de craie saturée et d'ozone, un parfum de laboratoire qui griffait l'arrière de la gorge. Sous le grésillement métronomique des néons, une soixantaine d'étudiants s'agitaient dans un bouillonnement d'hormones et d'ambitions serviles. Ils se penchaient en avant, plumes prêtes, les pupilles dilatées par la soif d'une validation du Dr Aaron Keller. Une parade nuptiale intellectuelle, une hystérie collective que Léane disséquait avec une froideur de légiste.

Assise au troisième rang, elle maintenait son buste contre le bois rigide du siège. Ses mains, croisées sur ses genoux, étaient deux blocs de marbre. Elle s'imposait cette absence totale de mouvement, refusant le moindre réflexe nerveux, la moindre mèche de cheveux triturée. Elle était une zone de silence absolu au milieu d'un champ magnétique. Dans son esprit, les dossiers mémorisés la veille — rapports d'autopsie, analyses comportementales caviardées — agissaient comme des lames de rasoir. Une armure mentale dressée contre le charisme prédateur de l'homme qui dominait l'estrade.

Keller ne parlait pas. Il rangeait ses notes avec une économie de gestes qui excluait toute fluidité humaine. Son détachement était une seconde peau, une armure de cachemire et de morgue. Lorsqu'il leva enfin les yeux, son regard balaya la salle, non pas pour chercher ses élèves, mais pour calibrer des points de données.

Son scan se figea.

Léane sentit la pression atmosphérique s'effondrer. Ce n'était pas une intuition,

c'était une défaillance physiologique : le sang désertait ses extrémités pour affluer vers ses organes vitaux dans un pic de cortisol silencieux. Keller l'avait isolée. Au milieu des murmures, son propre mutisme hurlait.

— La plupart d'entre vous sont ici pour comprendre les autres, simplement parce qu'ils sont incapables de s'endurer eux-mêmes, commença Keller.

Sa voix était une vibration de basse fréquence, une onde qui vint percuter la cage thoracique de Léane.

— Vous cherchez de l'empathie. L'empathie est la pathologie de la psychologie moderne. C'est un bruit parasite qui corrompt la pureté de l'analyse.

Il descendit les marches de l'estrade. Le cuir de ses chaussures craqua sur le linoléum, un son sec, presque chirurgical. Il se dirigea droit vers son rang. Autour d'elle, les autres étudiants s'effacèrent, flous, simples figurants dans cette arène. Léane ne cilla pas. Elle ancrâ son regard sur un point précis de sa cravate, un nœud d'une symétrie écœurante.

— Mademoiselle ?

Il était là. L'odeur de Keller l'envahit : un mélange de savon antiseptique et de fer, une froideur minérale qui lui comprima les poumons. Il posa ses mains à plat sur son pupitre, l'encerclant sans jamais la frôler. La chaleur qui émanait de ses paumes, à quelques centimètres de ses propres doigts, était une intrusion brutale.

— Votre rythme respiratoire n'a pas varié d'un battement depuis mon entrée, nota-t-il. Sa voix glissait comme un scalpel sur une membrane. Vos pupilles ne réagissent pas à la proximité physique. Vous êtes soit sous bêtabloquants, soit vous simulez une atonie totale de réponse.

Léane leva enfin les yeux. Les iris de Keller étaient d'un gris de métal brossé, dénués de chaleur, mais animés par une curiosité carnassière. Il ne cherchait pas une connexion ; il cherchait la faille dans le système.

— Je ne gaspille pas mon énergie en signaux inutiles, docteur, répondit-elle.

Sa propre voix lui parut étrangère, plus sèche, plus tranchante qu'à l'accoutumée. Un silence de plomb s'abattit sur l'amphithéâtre. Keller inclina légèrement la tête, un mouvement presque imperceptible qui trahissait une fissure dans son impassibilité de façade. Un muscle tressaillit au coin de sa mâchoire. Ce n'était pas de l'agacement, c'était de l'appétit.

— Une anomalie, murmura-t-il, si bas que le son sembla naître dans l'oreille de Léane. Une variable stérile dans un océan de bruit.

Il se pencha davantage. La distance se réduisit jusqu'à ce qu'elle sente la chaleur de son souffle sur ses lèvres. Elle lutta contre l'instinct de survie qui lui hurlait de reculer. Elle se projeta à nouveau cette image qui la hantait : le visage bleui de son père, les stigmates de l'asphyxie, conséquence directe des "protocoles" de cet homme.

La haine bouillonna dans ses veines, mais elle la comprima jusqu'à la transformer en un froid polaire.

— Vous ne trouverez rien en m'analysant, Keller, lança-t-elle, crachant son nom comme une insulte.

Il sourit. Ce n'était pas un geste de séduction, mais la contraction mécanique des lèvres d'un biologiste devant une nouvelle espèce. Ses yeux descendirent vers sa gorge, là où son pouls battait désormais avec une violence qu'elle ne parvenait plus à masquer.

— Au contraire, dit-il en se redressant, sa silhouette imposante projetant une ombre sur elle. Vous êtes exactement ce que je cherchais. Venez à mon bureau après la séance. Nous allons établir le protocole de votre cas.

Il tourna les talons sans attendre de réponse, rétablissant sa domination par ce simple ordre clinique. Léane resta immobile, ses doigts s'enfonçant dans le bois du pupitre jusqu'à ce que ses articulations blanchissent. Elle avait réussi. Elle était entrée dans son périmètre. Mais alors que Keller reprenait son cours, une humidité froide perla sur son front : la trace invisible d'une proie qui réalise que le piège qu'elle a tendu possède deux mâchoires. Et qu'elle est déjà enfermée entre elles.

Chapitre 2

Protocole d'Isolation

L'ascenseur s'enfonce dans les entrailles de Harding. Un sifflement hydraulique, strident, me compresse les tympans jusqu'à la nausée. Ici, l'air perd son odeur de vieux papier pour celle, plus agressive, de l'ozone et du solvant. Les portes coulissent sur un couloir de béton brut où le bourdonnement des néons scande mon propre décompte.

Keller m'attend au centre du laboratoire 4-B. L'espace est une cage de verre et d'acier, saturée d'écrans affichant des courbes sinusoïdales dont je suis l'unique origine. Il n'a pas retiré sa veste de costume, mais ses manches sont légèrement retroussées, révélant des avant-bras aux muscles secs, tendus comme des cordes de piano prêtes à rompre sous la pression.

— Asseyez-vous, Léane.

Ce n'est pas une invitation, c'est le claquement d'un fouet. Il désigne un fauteuil ergonomique hérissé de capteurs. Je m'exécute, la nuque raide, refusant de laisser le cuir froid m'intimider. Il s'approche avec une lenteur calculée, tenant entre ses doigts longs des électrodes reliées à une console.

— Le protocole d'isolation sensorielle vise à identifier le point de rupture entre la perception consciente et la réponse autonome, explique-t-il d'une voix monocorde, presque hypnotique. Je vais cartographier votre résistance.

Il se penche sur moi. Son visage est si proche que je pourrais compter les cils sombres qui bordent ses iris métalliques. Il applique une première électrode sur ma tempe. Ses

doigts sont glacés, d'une précision chirurgicale qui ne souffre aucune hésitation. Je perçois l'odeur de son savon, cette note ferreuse qui me rappelle le goût du sang, et je verrouille ma cage thoracique. Ne pas respirer. Ne pas lui offrir l'aveu d'une inspiration tremblante.

— Détendez-vous, murmure-t-il. Vos muscles striés sont en état d'alerte maximale. C'est contre-productif.

Il descend sa main vers ma gorge pour fixer un capteur de pouls. Son pouce s'attarde sur ma carotide, s'y enfonce avec une insistance qui n'a plus rien de médical. La pression est juste assez forte pour que je sente les battements furieux de mon cœur cogner contre sa peau, mais je garde mon regard fixé droit devant moi, perdue dans le vide blanc du mur. Je me transmute en bloc de marbre. Une morte en sursis.

— Toujours rien, constate-t-il, et je perçois une vibration d'impatience qu'il ne parvient plus tout à fait à lisser. Vous simulez une absence de peur avec une discipline fascinante. Mais le corps finit toujours par trahir l'esprit.

Il contourne le fauteuil, ses pas feutrés sur le sol en résine. Soudain, ses mains se posent sur mes épaules, les broyant avec une force qui manque de me faire tressaillir. Il se penche à mon oreille, son souffle chaud profanant le silence stérile du laboratoire.

— Qu'est-ce qu'il faudrait, Léane ? Une douleur physique ? Une privation d'oxygène ? Ou est-ce que je dois simplement déchirer ce masque pour voir ce qui rampe dessous ?

Je tourne lentement la tête vers lui. Nos nez se frôlent. Je soutiens son regard de prédateur avec une apathie que je puise dans le souvenir de la tombe de mon père.

— Vous perdez votre temps, docteur. Il n'y a rien sous le masque. Juste le vide que

vous avez aidé à créer.

Un silence épais s'installe, seulement troublé par le bip régulier du moniteur. Keller ne recule pas. Au contraire, il réduit l'espace, sa poitrine frôlant mon épaule. Il guette une pupille qui se dilate, un tressaillement de la lèvre. Rien.

Puis, le basculement.

Sur l'écran derrière lui, la courbe verte qui représente sa propre fréquence cardiaque — car il est, lui aussi, relié au système par sa montre biométrique — s'emballe brusquement. Un pic. Puis deux. La régularité de métronome de Keller vient de se briser. L'anomalie, c'est lui. Sa frustration est une bête qui griffe la vitre de sa cage.

Son regard dévie un instant vers l'écran, et je vois ses mâchoires se contracter si fort que les tendons de son cou saillent. Il retire brutalement ses mains, comme s'il venait de toucher un métal brûlant.

— La séance est terminée, crache-t-il en se détournant.

Le rejet est physique, une gifle d'air froid. Il me tourne le dos, pianotant sur son clavier avec une frénésie qui trahit son échec. La faille est là, minuscule, une fissure dans son armure de glace.

— Sortez, ajoute-t-il sans me regarder. Vos données sont... inexploitable.

Je me lève, le corps encore vibrant de cette tension électrique. Je n'ai pas gagné, mais je l'ai contaminé. En sortant, je ne me retourne pas, mais je sens son regard planté entre mes omoplates, une lame prête à frapper dès que je baisserai ma garde. Le protocole d'isolation vient de muter : nous ne sommes plus le chercheur et son sujet, mais deux fauves enfermés dans la même cellule, et l'un d'entre nous vient de découvrir que l'autre peut mordre.

Chapitre 3

Seuil de Tolérance

Mes doigts glissent sur le rebord en polymère de la console, une caresse feinte pendant que je rassemble mes affaires. Keller est déjà retourné à son sanctuaire de verre, la silhouette voûtée sur ses graphiques, mais je sens sa vigilance irradier, une chaleur résiduelle qui me brûle la nuque. C'est maintenant. Ma main traîne sur le pavé tactile, mon index traçant une séquence que j'ai répétée jusqu'à l'obsession dans l'ombre de ma chambre d'étudiante. Un glissement de données, une corruption chirurgicale des variables de stress qu'il a si méthodiquement collectées. Le script s'infiltré comme un poison lent dans son architecture parfaite.

— Vous avez une étrange façon de prendre congé, Léane.

Sa voix me fige. Elle est basse, dénuée de toute inflexion, mais chargée d'une autorité qui m'arrache un tressaillement. Il n'a pas levé les yeux.

— Je vérifiais si j'avais oublié mon carnet, mentis-je, la gorge serrée par le martèlement de mon sang contre mes tempes.

Il se lève avec une lenteur prédatrice. L'éclairage cru du laboratoire sculpte les angles de son visage, transformant ses traits en une lame de fond impitoyable. Il contourne le bureau et s'arrête à quelques centimètres de moi, envahissant mon espace vital avec une aisance qui m'étouffe. L'effluve de cèdre et de métal froid s'insinue dans mes poumons, une signature olfactive aussi stérile que ce lieu.

— Parlons de votre père, lâche-t-il soudain.

Le nom claque dans le silence aseptisé comme une détonation. Je sens mon masque de stoïcisme se fissurer, une micro-expression de douleur que je ne parviens pas à verrouiller assez vite. Son regard s'illumine d'une lueur cruelle ; il a trouvé le nerf à vif et il s'apprête à presser dessus.

— Une fin si... mélodramatique, continue-t-il en tournant autour de moi, m'inspectant comme une pièce à conviction. Se supprimer parce que le monde refuse de valider une théorie bancale. C'est la forme ultime de la pathologie. L'émotion qui parasite la logique jusqu'à l'extinction.

— Vous ne savez rien de lui, dis-je entre mes dents serrées.

Il s'arrête dans mon dos. Son souffle effleure ma nuque, provoquant un frisson où se mêlent la répulsion et une attraction morbide.

— Je sais tout, murmure-t-il à mon oreille. Je sais que vous portez son échec comme une robe de deuil trop étroite. Qu'espérez-vous prouver ici ? Que la souffrance est une constante universelle ? Ou cherchez-vous simplement quelqu'un pour vous briser avec la même précision qu'il a mise à se détruire ?

La colère sature mes sens, une onde de choc brûlante qui balaye ma prudence. Je me retourne brusquement, le forçant à rompre sa ronde. Ses yeux sont des puits de carbone, avides de ma chute, de mes larmes, de mon effondrement. Je refuse de lui offrir ce luxe. À la place, j'ancre mes yeux dans les siens, cherchant la faille sous son armure clinique.

— Et vous, Aaron ? Tout ce théâtre de capteurs et d'algorithmes... c'est pour masquer le fait que vous êtes incapable de ressentir quoi que ce soit sans un écran pour vous l'interpréter ? Vous disséquez l'humanité parce qu'elle vous terrifie. Vous traitez nos existences comme des erreurs de syntaxe parce que la moindre imprévisibilité vous rend vulnérable. Qu'y a-t-il de si noble à n'être qu'une machine qui regarde les autres

brûler ?

Un silence de plomb sature l'air. Pour la première fois, l'expression de Keller mute. Le mépris amusé s'efface devant une rigidité cadavérique. Sa mâchoire se contracte, un tic nerveux agitant le muscle de sa joue.

— L'humanité est une plaie purulente, Léane, finit-il par siffler, sa voix n'étant plus qu'un souffle glacé. Des milliards d'individus qui s'entredéchirent pour des concepts aussi creux que l'amour ou la morale. Mes travaux ne sont pas une étude, ils sont un diagnostic. Je ne cherche pas à comprendre vos émotions, je démontre leur obsolescence. Vous n'êtes qu'un bruit parasite dans un système qui aspire à la pureté.

Il fait un pas de plus, me pressant contre le rebord métallique de la console qui me mord les hanches. Ses mains s'abattent de chaque côté de mon corps, me verrouillant contre lui. C'est une agression sensorielle, un paradoxe qui me donne la nausée tout en éveillant une curiosité malsaine. Je lève la main et pose mes doigts sur son poignet, là où sa montre biométrique trahit l'irrégularité de son propre pouls.

— Alors pourquoi votre cœur s'emballé-t-il, docteur ? Si je ne suis qu'un bruit parasite, pourquoi est-ce qu'il déraille dès que je m'approche ?

Il saisit mon poignet dans une poigne de fer, le broyant presque. Ses yeux brûlent d'une rage noire, une promesse de destruction qui me fait chanceler.

— Parce que même un chercheur peut éprouver de la fascination pour le moment exact où un sujet finit par rompre, crache-t-il.

Il me libère si brusquement que je dois me cramponner à la table pour ne pas tomber. Sans un mot, il retourne à ses écrans, m'effaçant de son champ de vision comme une fenêtre inutile qu'on ferme d'un clic. Je quitte la pièce, les jambes tremblantes, mais habitée par une certitude sombre : le virus que j'ai injecté dans ses données n'est rien

comparé à celui que je viens d'inoculer dans son esprit. La partie commence à peine, et les règles viennent de partir en fumée.

Chapitre 4

Inversion de la Variable

L'air des archives est un linceul de poussière saturé d'électricité statique. Ici, sous les fondations d'Harding, le thermomètre abdique, transformant chaque respiration en une petite brume fantomatique, un rappel de la vie qui s'étirole dans ce tombeau de papier. Je sens l'arête d'acier de l'étagère me mordre les omoplates ; face à moi, les boîtes grises s'alignent comme des cercueils verticaux.

Keller est là. Une masse d'ombre et de certitudes. Je n'ai pas besoin de me retourner pour percevoir la signature thermique de son corps, cette chaleur sèche qui irradie à travers le drap sombre de son costume. Son pas est un spectre, mais le craquement infime du cuir sur le linoléum trahit sa progression. Il ne chasse pas ; il observe une réaction chimique dont il a lui-même versé les réactifs.

— Vous tremblez, Léane.

Sa voix est une lame de scalpel, dépourvue de toute scorie de compassion. Elle résonne contre les parois de béton, froide, précise. Je laisse ma tête basculer en arrière contre le métal rouillé, mes cheveux balayant la structure. Mes doigts broient un dossier jauni, les bords cornés s'enfonçant dans ma chair. C'est un abandon simulé, une fissure calculée que je laisse courir sur mon armure de stoïcisme.

— Le froid, murmuré-je, le mensonge glissant sur ma langue comme un poison sirupeux. Ou peut-être l'idée que mon père a fini ses jours entre ces murs d'indifférence.

Son souffle bat contre ma nuque. L'odeur d'Aaron — un mélange de papier neuf, de

savon chirurgical et d'une note ferreuse plus sombre — envahit mes sinus. C'est une agression olfactive qui me force à me souvenir de ma propre fragilité. Il plaque une main sur l'étagère, juste à côté de mon oreille. Je reste immobile, laissant ma vulnérabilité s'étaler comme une plaie béante sous ses yeux de prédateur.

— Votre père était une anomalie statistique, dit-il, si près que ses lèvres effleurent presque mon lobe. Un homme qui a laissé ses émotions corrompre ses équations. Vous faites la même erreur. Vous cherchez de la justice là où il n'y a que de la structure.

Je pivote lentement. Je suis prise au piège dans l'espace exigü entre son torse rigide et l'acier glacé. Ses yeux, d'un gris d'orage statique, scannent mon visage avec une intensité qui me donne envie de hurler ou de le griffer. Au lieu de cela, je lève les yeux vers lui, mes cils battant avec une lenteur étudiée. Je laisse une ombre de détresse voiler mon regard.

— Alors montrez-moi la structure, Aaron. Montrez-moi ce qui était assez important pour qu'il en perde la raison.

Le silence qui suit est organique, presque visqueux. Je vois le muscle de sa mâchoire tressauter : la variable imprévisible. Ma feinte fonctionne ; il est fasciné par ce qu'il croit être mon naufrage. Sa main quitte le rayonnement pour venir se refermer sur ma gorge. Elle ne serre pas, elle se contente de sentir le galop désordonné de mon sang sous la peau fine. C'est une promesse et une menace. Le contact d'un homme qui veut posséder la souffrance d'autrui pour s'assurer qu'il est encore capable de la reconnaître.

— Vous ne voulez pas voir, Léane. Vous voulez être consumée par ce que vous allez trouver.

Il ne recule pas. Au contraire, il réduit l'espace jusqu'à ce que la friction de nos

vêtements produise une chaleur étouffante dans ce sous-sol polaire. Ses doigts migrent vers mon menton, m'obligeant à maintenir le contact visuel. Je la vois, enfin. La fissure. Une dilatation imperceptible de ses pupilles. L'algorithme vacille sous le poids du désir.

— Le serveur S-9, lâche-t-il brusquement, sa voix s'enrouant d'une note de possession brute. Le répertoire crypté de la fondation Harding. Tout y est. Les transactions, les rapports de discrédit, les protocoles d'effacement.

Il sort un terminal de sa poche, un boîtier d'aluminium froid, et tape une suite de caractères avec une vélocité mécanique. Ses yeux ne me quittent pas, même alors qu'il commet l'irréparable : il me tend l'accès à son propre sanctuaire.

— Le mot de passe est une constante universelle, murmure-t-il, son visage plongeant dans le creux de mon épaule. L'entropie.

Je saisis l'appareil, le métal me brûlant presque par contraste. Son souffle chaud contre ma peau me donne la chair de poule, un frisson qui n'a rien à voir avec la peur. Il est là, le maître du système, s'offrant en pâture pour le simple plaisir de voir comment sa proie va se déchiqueter avec les outils qu'il lui donne. Je ferme les yeux, savourant le poids du secret entre mes mains. Il croit m'avoir apprivoisée par l'excès de vérité ; il ne réalise pas que je viens de lui dérober la seule clé qui fermait sa propre cage.

— Merci, Aaron, soufflé-je contre sa tempe.

Ses bras se referment sur moi, une étreinte de fer qui m'écrase les côtes, cherchant à fusionner nos deux solitudes dans une étreinte dépourvue de tendresse. Son cœur bat contre le mien, un rythme syncopé, sauvage, qui trahit sa chute. Il a baissé sa garde pour observer mon agonie, sans voir que je ne faisais qu'aiguiser ma lame. À cet instant, dans l'obscurité des archives, l'odeur de la trahison est plus capiteuse que

n'importe quel parfum.

Chapitre 5

Le Point de Rupture

L'appareil dans ma paume pèse le poids d'un linceul. C'est le cercueil de mon père miniaturisé en aluminium brossé, une boîte de Pandore digitale qui vibre d'une fréquence sourde, un bourdonnement d'insecte piégé sous ma peau. Aaron ne bouge pas. Son souffle, autrefois réglé sur la précision d'une horloge atomique, se fragmente contre mon cou. Il ne m'embrasse pas ; il m'inhale, cherchant la particule exacte de ma haine dans l'air saturé de l'ombre.

Ses doigts se resserrent sur ma taille. Ce n'est plus de la possession, c'est une tentative de fusion moléculaire. Je sens l'arête de son bassin contre le mien, une barrière d'os et de certitudes qui commence à s'effriter sous la pression.

— Tu penses avoir gagné, n'est-ce pas ?

Sa voix est un murmure de papier de verre. Il a abandonné mon nom. Il a jeté le ton professoral qui maintenait la distance de sécurité entre le scalpel et le sujet d'étude. Il y a un court-circuit dans son système, une erreur qui se traduit par la raideur excessive de ses épaules et ce silence trop plein.

— Tu penses que je ne savais pas qui était ton père, Léane ? Que je n'avais pas cartographié ton ADN dès la première seconde où tu as franchi le seuil de cet amphithéâtre ?

Le choc me traverse, plus tranchant que le froid des archives. Je me fige, le terminal glissant presque de mes doigts moites. Je lève les yeux vers lui, cherchant le mépris ou la cruauté habituelle, mais je ne heurte qu'un vide affamé. Ses pupilles sont si

dilatées que le gris de ses iris n'est plus qu'un liseré menaçant de disparaître. Il sait. Il a toujours su. Chaque interaction, chaque humiliation, chaque test n'était pas une analyse de mes capacités, mais une observation de ma résistance à son propre venin.

— Pourquoi ? maussai-je, ma voix n'étant plus qu'un souffle étranglé.

— Parce que la prévisibilité est une forme de mort, répond-il en plaquant sa main sur la mienne, celle qui broie l'appareil.

Il guide mes doigts sur l'écran tactile, forçant la validation de l'accès. Le rétroéclairage bleuté illumine ses traits, révélant une pâleur de marbre et une sueur fine à la naissance de ses cheveux. L'homme-machine est en surchauffe. Il ne me rejette pas pour ma trahison ; il s'en abreuve.

— Ton père était une variable linéaire, Léane. Il s'est brisé exactement là où les calculs l'avaient prédit. Mais toi... toi, tu es le chaos. Tu es la seule chose dans cette institution de verre qui ne répond à aucune de mes équations.

Sa main quitte la mienne pour remonter le long de ma gorge. Ses pouces pressent l'angle de ma mâchoire avec une force qui me force à renverser la tête. Je devrais avoir peur. Je devrais utiliser le terminal pour l'anéantir, pour livrer ces preuves et venger le sang de mon sang. Mais l'intensité chirurgicale de son regard me cloue au sol. C'est ici que l'algorithme s'effondre. Je vois la fissure : une vulnérabilité toxique, une supplication déguisée en menace.

— Détruis-moi, ordonne-t-il contre mes lèvres, son haleine chargée de l'amertume du café noir et d'une angoisse métallique. Utilise ce que je t'ai donné. Ne te contente pas de me voler, Léane. Éviscère le système. Montre-moi que je peux perdre le contrôle.

Il s'appuie contre moi, tout son poids pesant sur mes frêles barrières. Le dominant abdique, non par faiblesse, mais par une perversion ultime du désir : il veut être le

spectateur de sa propre chute, et il a choisi ma main pour tenir le levier. Je sens son cœur battre un rythme erratique, une arythmie sauvage qui résonne jusque dans ma propre poitrine. Il ne veut plus m'étudier. Il veut devenir mon obsession comme je suis devenue la sienne.

Je redresse le menton, mes doigts se crispant sur le boîtier froid. Le pouvoir a changé de camp dans ce silence saturé d'ozone, mais c'est une couronne d'épines qu'il me tend. En acceptant de le briser, je deviens sa création la plus accomplie.

— Vous ne survivrez pas à ce que je vais déclencher, Aaron.

Un sourire sans joie, presque un spasme, étire ses lèvres. Il penche la tête, offrant son cou, sa jugulaire battante, une invite au sacrifice.

— C'est la première fois, murmure-t-il, que je me sens enfin vivant. Ne t'arrête pas maintenant. Consume-nous.

Chapitre 6

Désynchronisation

Le gel conducteur est une traînée de givre sous mes doigts alors que je l'étale sur ses tempes, dessinant un cercle parfait, presque rituel. Aaron ne bronche pas. Il est une pièce d'anatomie figée dans le cuir noir du fauteuil d'examen, les yeux rivés sur le néon qui grésille au plafond comme un insecte agonisant. D'ordinaire, il est celui qui sature l'espace de ses analyses déshumanisantes, celui qui érige des murs de logique pure. Aujourd'hui, j'ai transformé son silence en un scalpel, et je l'enfonce lentement dans la pièce.

Je dispose les électrodes avec une lenteur de métronome, frôlant la naissance de ses cheveux, là où la peau se fait diaphane. Sous la pulpe de mon pouce, je sens son pouls. C'est un martèlement sourd, une course effrénée qui dément sa posture de pierre. Le moniteur derrière moi émet un bip erratique, trahison électronique de ce qu'il s'efforce de taire. Chaque fois que ma main effleure l'angle de sa mâchoire, la courbe de son rythme cardiaque bondit sur l'écran, une crête sauvage brisant la linéarité de sa façade.

— Le silence vous indispose, Aaron ?

Je ne cherche pas son regard. Je m'absorbe dans le branchement des câbles, mes gestes sont secs, sans la moindre hésitation. Les rôles ont glissé : je suis le clinicien, il est la variable instable que j'ai isolée pour mieux la disséquer. Il respecte la consigne de mutisme que je lui ai imposée d'un simple coup d'œil en entrant, mais je perçois le sifflement de sa respiration, plus dense, plus courte. L'air se charge d'une tension ionique, cette odeur d'ozone et de sueur froide qui précède l'effondrement des systèmes.

Il est fascinant de voir comment l'autorité s'effiloche lorsqu'on lui retire le droit à la parole. Ses muscles faciaux sont si contractés qu'ils dessinent une architecture de pure répression. Je contourne le fauteuil, mes semelles claquant sur le linoléum avec une régularité chirurgicale, avant de m'arrêter juste derrière lui. Ma proximité est une agression sensorielle choisie. Je pose mes mains sur ses épaules, sentant la rigidité des trapèzes, une tension si absolue qu'elle en devient solide.

— Vous aviez raison, murmuré-je à son oreille, ma voix n'étant plus qu'un souffle acide. La prévisibilité est une mort. Mais vous, Aaron... vous commencez à devenir délicieusement instable.

Un tressaillement parcourt son échine, une micro-réaction que je n'aurais jamais pu déceler avant d'avoir fracturé son armure. Aaron Keller, le maître des algorithmes humains, perd le contrôle de ses réflexes autonomes. Ses paupières se ferment une seconde, ses cils balayant la pâleur de ses pommettes, et je la vois enfin : la fissure. Une vulnérabilité toxique, ce besoin presque obscène d'être possédé par l'expérience qu'il a lui-même mise en branle. Il n'est plus le prédateur observant sa proie ; il est le condamné qui guette l'étincelle pour se sentir enfin exister.

Je saisis le boîtier de commande et pousse l'intensité des capteurs. L'aiguille sur le cadran s'affole. Je ne cherche pas à le soigner, ni même à comprendre sa psyché pour la science. Je cherche le point de rupture, l'instant précis où cet homme de verre volera en éclats sous le poids de sa propre obsession. Sa main se crispe sur l'accoudoir, les jointures blanchies par l'effort, et dans le reflet de la vitre du laboratoire, nos regards se percutent. Ce n'est plus de la froideur. C'est une supplication sauvage, un abîme noir qui m'ordonne de descendre plus bas avec lui, là où la douleur et le plaisir ne sont plus que des fréquences impossibles à différencier.

Le système est en surchauffe, et je suis celle qui tient l'interrupteur. Chaque seconde de mon silence est une morsure de plus dans son ego, un rappel que dans ce

sanctuaire de métal et de verre, je suis devenue la seule équation qu'il ne peut résoudre sans s'anéantir. À en juger par la manière dont son buste se soulève, cherchant désespérément de l'oxygène, je sais qu'il n'attend plus qu'une chose : que je l'achève.

Chapitre 7

Tactique du Sacrifice

Je retire ma main, et l'absence brutale de contact creuse un vide thermique jusque dans mes phalanges. Je m'éloigne, mes pas résonnant contre le béton lissé du laboratoire, érigeant une frontière physique entre nous, une zone de démarcation sur un terrain sinistré. Dans ma poche, l'arête métallique de la clé USB me mord la cuisse — une minuscule bombe à retardement chargée des débris de la carrière de mon père et des cendres imminentes de la sienne.

— Le protocole arrive à son terme, Aaron. Votre précieuse architecture de données, ces années de dissections morales et de manipulations systémiques... tout est prêt pour l'injection publique.

Je m'arrête devant la console principale. Le reflet de mon visage pâle se superpose aux courbes sinusoïdales de son rythme cardiaque qui, paradoxalement, commence à se stabiliser. Il ne bouge pas. Assis, les bras soudés aux accoudoirs, il ressemble à une icône de marbre gris sous l'éclairage zénithal. La lumière crue creuse ses orbites, transformant son visage en un masque de cristal aux reflets bleutés. Le silence qui suit n'est pas une absence de bruit, mais une masse de pression atmosphérique qui menace de faire éclater les vitres.

— Vous ne le ferez pas, lâche-t-il enfin. Sa voix n'est plus qu'un frottement de soie sur du papier de verre.

— Ma motivation n'est plus une hypothèse, Aaron, c'est une constante. Le serveur de Harding est déjà infiltré. Dans soixante minutes, chaque dossier, chaque falsification, chaque vie que vous avez optimisée au scalpel sera étalée sous les projecteurs de la

presse. Vous ne serez plus le génie de la psychologie comportementale, mais un simple déviant jouant avec des cobayes humains.

Je m'attends à une explosion, à une démonstration de cette autorité glaciale qui lui sert de colonne vertébrale, mais sa réaction est bien plus dérangeante. Il se lève lentement, ses mouvements d'une fluidité prédatrice, et réduit l'espace entre nous avec une lenteur calculée. Je ne recule pas. Je sens l'ozone, l'odeur métallique de l'électricité statique émanant des serveurs, et cette fragrance musquée, presque animale, qui s'échappe de lui. Il s'arrête si près que je perçois la dilatation de ses pupilles dévorant l'iris sombre, transformant son regard en deux trous noirs où toute logique s'effondre.

— Détruisez-le, alors, murmure-t-il. Pour la première fois, une vibration parasite sa fréquence habituelle. Brûlez l'université, brûlez mes recherches, effacez jusqu'à mon nom s'il le faut.

Il lève une main sans me toucher. Ses doigts effleurent l'air près de ma joue, une caresse fantôme qui me fait l'effet d'une décharge haute tension. Son masque de stoïcisme se fissure, laissant entrevoir non pas de la peur, mais une exaltation terrifiante. C'est la faille que j'ai cherchée : ce moment précis où la variable devient plus importante que l'expérience globale.

— Je sacrifierai Harding, Léane. Je falsifierai les logs, je prendrai la responsabilité de chaque erreur de votre père, je me laisserai dévorer par le système que j'ai bâti... à une seule condition.

Il réduit encore l'espace, son souffle s'écrasant contre mes lèvres, un air saturé de la chaleur de son obsession.

— Que vous restiez le sujet unique de mon étude. Que ce laboratoire devienne votre seul horizon. Je vous offre ma ruine en échange de votre présence absolue. Choisissez

: la justice pour les morts ou la possession par le vivant.

L'asymétrie de sa proposition me frappe à l'estomac. C'est une trahison de sa propre essence, une déviation pathologique de son besoin de contrôle. Il est prêt à s'anéantir pour ne pas perdre l'objet de sa fascination. Je vois dans ses yeux que ce n'est pas un sacrifice héroïque, mais une tactique de siège. Il veut m'enfermer dans sa propre chute. Mon cœur cogne contre mes côtes, un tambour sauvage qui sabote mon stoïcisme de façade, tandis que je réalise avec une horreur délicate que je bascule dans le piège qu'il vient de construire avec les débris de sa propre vie. Sa main se referme brusquement sur ma nuque, une prise de fer, froide et sans appel, me forçant à lever le visage vers le sien.

— Répondez, ordonne-t-il. Sa voix est redevenue cet outil de dissection précis, ne laissant aucune place au doute alors même qu'il vient de signer son arrêt de mort social. Allez-vous me détruire ou allez-vous m'appartenir ?

Chapitre 8

Résonance Limbique

La pression sur ma nuque s'accroît, forçant le martèlement de ma carotide contre la paume d'Aaron. C'est un rythme de bête traquée qui dément ma fixité de marbre. Autour de nous, l'amphithéâtre n'est plus qu'une fosse d'ombre où les rangées de sièges s'étagent comme les gradins d'un tribunal muet, observant l'obscénité de ce qui se joue. Son regard a changé. Ce n'est plus l'œil du clinicien disséquant un spécimen derrière une paroi de verre ; c'est celui d'un pyromane immobile devant l'incendie qu'il a propagé, envoûté par la verticalité des flammes. Mes doigts se convulsent sur le rebord du pupitre, là où le bois porte les cicatrices d'étudiants oubliés, cherchant dans cette matière froide une ancre contre le vertige.

Soudain, il relâche sa prise. La rupture est si brutale que je chancelle, aspirée par le vide qu'il laisse derrière lui. Le froid s'engouffre entre nos corps, une lame tranchante qui siffle dans le silence. Aaron recule. Sa fluidité de prédateur, cette grâce chirurgicale qui le rendait intouchable, semble se gripper. Il se détourne pour fixer le tableau noir, immense béance sombre au centre de la fosse, sa silhouette découpée par l'éclat blafard d'un bloc de secours. Le silence n'est plus une absence ; c'est une matière dense, un linceul de plomb qui m'écrase les poumons.

— J'ai passé quinze ans à cartographier les mécanismes de la douleur pour m'assurer qu'aucun d'entre eux ne puisse m'atteindre, commence-t-il.

Sa voix a perdu sa superbe doctorale. Elle est devenue un murmure monocorde, un raclement de métal sur de la pierre.

— J'ai réduit l'empathie à une suite d'équations, une variable parasite que l'on isole

pour mieux l'étouffer.

Il pivote lentement. Sous la lueur crue, le masque du professeur Keller part en lambeaux. Ce qui apparaît sous l'arrogance est bien plus toxique : une lassitude terminale, une capitulation de l'esprit devant l'imprévisible. Ses mains, ces instruments de précision capables de broyer des carrières d'un trait de plume, sont trahies par une oscillation infime. Un court-circuit dans sa biométrie parfaite.

— Ce détachement que vous maudissez, Léane... ce n'est pas de la puissance. C'est un coffrage. Une structure de confinement destinée à empêcher le vide de tout dévorer. Mais vous avez introduit un bruit blanc dans la machine. Une donnée que mes algorithmes ne parviennent plus à lisser.

Il franchit la distance qui nous sépare avec une lenteur de somnambule. Lorsqu'il s'arrête, sa chaleur me frappe, fournaise dissimulée sous la coupe stricte de son costume. Il ne me touche pas, pourtant sa présence m'immobilise plus sûrement que des chaînes. Mes sens saturent de son odeur : l'encre ancienne, le papier froid, et ce sillage plus sauvage, plus primaire, qui hurle à mes instincts une alerte que ma raison refuse d'entendre.

— Éventrez Harding, murmure-t-il, son souffle s'écrasant contre ma joue comme une caresse abrasive. Donnez mon nom en pâture, livrez mes recherches à la presse. Je vous ai ouvert la porte de la chambre forte, Léane. Pourquoi ne frappez-vous pas ?

Ma main s'élève, mue par une volonté qui n'est plus la mienne. Mes doigts effleurent le revers de sa veste avant de s'y ancrer avec une force de naufragée. Je ne cherche pas à le repousser ; je cherche un appui dans ce maelström qui nous aspire. Mes yeux plongent dans les siens, cherchant le monstre que je m'étais juré d'abattre, mais je n'y trouve que le reflet déformé de ma propre obsession. Un miroir noir où mes traumatismes s'emboîtent dans les siens avec une précision d'orfèvre.

Il s'effondre alors, un abandon silencieux, posant son front contre le mien. Ce n'est pas de la tendresse. C'est une reddition sans condition, l'instant où la logique capitule devant son propre désastre. Nos respirations se synchronisent dans un rythme limbique forcé, une cadence de survivants. Je sens l'humidité de son souffle sur mes lèvres, un air chargé d'une attente si lourde qu'elle en devient une agonie. Nous sommes deux épaves se percutant dans les abysses, non pour nous sauver, mais pour valider que nous ne sommes pas seuls à couler. Sa main remonte, ses doigts s'emmêlent violemment dans mes cheveux pour m'attirer à lui, une étreinte qui possède la brutalité d'une strangulation. La vengeance s'est éteinte, la justice n'est plus qu'un concept abstrait. Il ne reste que la reconnaissance pure et sauvage de notre mutuelle déchéance.

Chapitre 9

Effondrement du Système

Le bourdonnement des serveurs dans la pièce adjacente scande l'arythmie de mon cœur. Aaron s'écarte, une rupture brutale qui abandonne ma peau au froid, et se tourne vers son terminal. Ses doigts martèlent les touches avec une vélocité de métronome. C'est une exécution sommaire : dix ans de recherches, de données pillées et de vies disséquées sous sa lentille sociale s'effacent dans un néant binaire. Il ne consulte aucune note, n'hésite sur aucun paramètre ; il démantèle son architecture mentale avec la même méticulosité qu'il utilisait pour me briser. Je regarde les colonnes de chiffres s'évanouir comme les preuves d'un crime parfait, et je comprends que ce qu'il sacrifie ici n'est pas sa carrière, mais son dernier rempart contre le réel.

Le silence qui suit le dernier clic est une déflagration sourde. Il vient de signer l'aveu qui le bannira du monde, s'attribuant les fuites, les manipulations et les fautes de protocole que j'avais moi-même orchestrées pour le détruire. Je devrais jubiler, savourer ce triomphe acide, mais je ne sens qu'une nausée toxique me remonter dans la gorge. Mon père est mort pour moins que cette infamie, et Keller vient de s'en draper comme d'un linceul de luxe, avec une indifférence qui confine à la démence.

— C'est fait, prononce-t-il sans se retourner. La variable est isolée. Sortez de ce laboratoire, Léane.

Sa voix est un scalpel qui incise l'air. Il reste immobile, le dos droit, la nuque raide, silhouette de marbre noir découpée par la lueur bleutée du moniteur. L'espace entre nous est saturé d'ions négatifs, une tension électrique qui hérissé mes nerfs et comprime ma cage thoracique. Je fais un pas vers lui, mes semelles claquant sur le linoléum froid, chaque impact résonnant comme un verdict. Je devrais fuir ce

mausolée avant que l'alerte ne soit donnée, mais l'attraction gravitationnelle qu'il exerce est devenue une loi physique incontournable. Mon corps refuse l'obéissance ; mon système nerveux semble avoir été piraté par sa seule présence.

Je m'arrête à quelques centimètres de lui. L'odeur de l'ozone et de son parfum boisé m'assaille, mélange de haute technologie et de prédation brute. Je pose ma main sur son épaule, sentant la rigidité des muscles sous le tissu coûteux de sa veste, une armature prête à rompre sous une pression interne trop forte. Il pivote brusquement. Sa main broie mon poignet avec une force qui n'a plus rien de l'élégance professorale. Ses yeux ne sont plus des instruments d'observation ; ce sont des trous noirs, des zones de non-droit où toute logique s'effondre.

L'impact de ses lèvres contre les miennes n'a rien d'une exploration ; c'est une collision de particules, un transfert d'énergie cinétique violent qui me rejette contre le bureau. Le métal froid me cingle les cuisses tandis qu'il s'insinue entre mes jambes, son poids m'écrasant avec une autorité qui exige une reddition totale. C'est le point de bascule, l'instant où l'algorithme s'emballe et où la machine s'enflamme. Sa bouche est un incendie, ses dents accrochent ma lèvre avec une intention de marquage, une possession qui se passe de mots. Je griffe son dos, cherchant à percer cette armure de stoïcisme, à atteindre la chair, la douleur, la vérité derrière le génie glacé.

Tout en lui est une contradiction sensorielle : la douceur abrasive de sa barbe naissante contre ma mâchoire, la chaleur suffocante de son souffle dans mon cou, et cette fixité persistante dans son regard qui continue de m'étudier, même au cœur du chaos. Il me déshabille avec une efficacité terrifiante, comme s'il pelait les couches d'une expérience pour en atteindre le noyau, ne laissant aucune place à la pudeur. Ma peau brûle sous ses doigts qui tracent des lignes de force sur mes hanches, un étalonnage précis des réactions qu'il provoque avec une intentionnalité maligne.

Lorsqu'il entre en moi, ce n'est pas une union, c'est une invasion de territoire. Un râle rauque s'échappe de sa gorge, le premier son humain, non filtré, que je lui entends

produire. C'est une dissonance magnifique. Je sens chaque contraction, chaque pulsation de son obsession se déverser dans mon sang comme un poison nécessaire. La douleur et le plaisir se confondent dans une zone grise où le temps n'a plus cours. Nous sommes deux prédateurs s'entre-dévorant dans le noir, conscients que l'aube apportera notre destruction mutuelle, mais incapables d'interrompre le cycle de cette agonie jouissive. Le système s'est effondré, et sur ses décombres, je découvre enfin la variable imprévisible que Keller cherchait : ma propre incapacité à le détester alors qu'il finit de me briser.

Chapitre 10

Équilibre de Nash

Le néon au-dessus de nous grésille, une convulsion électrique qui scande notre retour à la réalité clinique du laboratoire. Keller se redresse, sa silhouette découpée par la lumière crue contre les baies vitrées où le givre commence à cristalliser. Ses mouvements, autrefois régis par une économie de geste absolue, trahissent une imperceptible arythmie. Il reboutonne sa chemise, mais ses doigts s'attardent sur le deuxième bouton, une hésitation de trois secondes — une éternité pour un homme qui calcule d'ordinaire l'existence en millisecondes.

L'acier du bureau me mord encore les cuisses, une abrasion bienvenue qui me rappelle que je suis vivante au milieu de ce désastre. Je l'observe démanteler son propre empire intérieur. La vengeance n'est pas douce ; elle a le goût ferreux du sang que je lèche sur ma lèvre inférieure. J'ai les dossiers. J'ai broyé son prestige sous le poids des preuves accumulées pendant des mois de soumission feinte, et pourtant, l'inertie de mon corps me cloue au sol. Mon rythme cardiaque ne ralentit pas ; il s'est calé sur une fréquence nouvelle, un battement sourd qui résonne jusque dans mes tempes, comme une alarme qu'on ne peut plus éteindre.

Il pivote enfin vers moi. L'éclat prédateur dans ses yeux a muté en une lucidité glaciale, une reconnaissance de l'irréversible. Il ne reste plus rien du professeur titulaire de Harding, seulement l'épave d'un homme qui réalise que l'algorithme a été corrompu par la seule variable qu'il n'avait pas prévue : son propre besoin de destruction. Ses mâchoires se contractent, un muscle saillant le long de son cou, mais il ne dit rien. Le silence est une masse physique entre nous, un gaz inerte qui nous empêche de respirer sans nous empoisonner mutuellement.

Je me lève, les jambes fléchissant sous une fatigue nerveuse qui semble avoir infiltré ma moelle. Je ramasse mon manteau au sol sans le quitter du regard. Mes mains sont d'une stabilité terrifiante alors que j'ajuste mon col. En lui enlevant tout — sa chaire, sa supériorité morale, son avenir — je me suis dépouillée de mon propre droit à l'innocence. Je sens la froideur de la pierre de Harding s'insinuer en moi, remplaçant ma vulnérabilité par une structure de verre noir, tranchante et opaque.

Il fait un pas, non pas pour me retenir, mais pour marquer la distance. C'est l'application brutale de l'équilibre de Nash : nous avons tous les deux perdu, et aucune stratégie nouvelle ne pourra désormais améliorer notre sort.

Je quitte la pièce en premier. Mes talons claquent sur le linoléum, le même son qu'à mon arrivée, mais la cadence est plus lourde, plus prédatrice. Je traverse les couloirs déserts de l'université, cette cathédrale de savoir transformée en morgue pour nos consciences.

À la sortie du bâtiment, le froid de l'hiver me frappe au visage avec la force d'une condamnation. La neige tombe, fine et coupante. Je m'arrête sur le perron, mes poumons se remplissant d'un oxygène qui brûle ma gorge. Quelques secondes plus tard, la porte pivote derrière moi. Je n'ai pas besoin de me retourner pour savoir qu'il est là. Je sens la pression de son regard dans mon dos, une empreinte thermique que même le zéro absolu ne pourrait effacer.

Nous nous élançons séparément dans la nuit, deux silhouettes noires s'éloignant sur le tapis blanc de la cour d'honneur. Nos trajectoires divergent, mais l'espace entre nous reste saturé par ce lien invisible, une pathologie partagée qui nous rend définitivement étrangers au reste du monde. Je ne suis plus la proie, il n'est plus le prédateur. Nous sommes les fragments d'une même expérience qui a mal tourné, condamnés à porter les stigmates de l'autre comme une seconde peau. Le froid ne me fait plus trembler. Plus rien ne le pourra.

FIN

Merci d'avoir lu "Sujet Zéro"

Une œuvre écrite par Studio Client

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)